

RAPPORT SUR LES ÉTUDES BERBÈRES ET HAOUSSA 1902-1908

PRÉSENTÉ AU XV^e CONGRÈS DES ORIENTALISTES, A COPENHAGUE, PAR
RENÉ BASSET, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE
SUPÉRIEURE DES LETTRES, DÉLÉGUÉ DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION
PUBLIQUE ET DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.

En premier lieu, comme il y a six ans, au Congrès de Hambourg, j'ai le plaisir de constater que la publication des travaux sur le berbère ne s'est pas ralentie et que cette période de 1902 à 1908 comptera parmi les plus productives. Une activité multiple est d'ailleurs indispensable pour recueillir les matériaux qui devront servir à établir d'une manière définitive et la place du berbère dans le domaine linguistique, et les rapports de ses dialectes les uns avec les autres. Ce n'est pas que dans la moisson que j'ai à signaler, il ne se trouve que du bon grain. Le berbère ne peut échapper à cette loi générale d'après laquelle, à côté de travaux sérieux dont les résultats demeurent acquis, germent des systèmes éphémères, des généralisations prématurées ou encore des œuvres d'esprits médiocres, ignorants de la méthode scientifique, sur lesquels je ne m'arrêterai pas longtemps : le silence est encore de l'indulgence.

I

En ce qui concerne les études berbères, je rappellerai mon *Rapport sur les études berbères et haoussa* (1897-

1902) présenté au Congrès de Hambourg (1). La *Bibliografia della Libia*, de Frederico Minutilli (2), est absolument incomplète et inexacte : dans le chapitre consacré à la philologie berbère (p. 84-86), il ne trouve que 33 ouvrages à mentionner, parmi lesquels quelques-uns ne traitent nullement de berbère : en revanche, la *Grammaire kabyle* de Hanoteau, les *Dictionnaires* de Broselard et d'Ollivier, et de nombreux textes sont absolument oubliés. Dans mes *Contes populaires d'Afrique* (3), j'ai consacré le chapitre III du groupe chamitique à un certain nombre de contes empruntés aux Berbères de la Tripolitaine, de Tunisie, d'Algérie, du Maroc, du Sénégal et du Sahara, de manière à constituer une courte anthologie de cette littérature populaire, à l'exclusion des chants qui auront leur place dans un autre recueil.

L'état actuel de nos connaissances en berbère ne permet pas encore de tenter une synthèse définitive, et, pour ce qui concerne la lexicologie comparée, il importe d'apporter la plus grande réserve et de ne procéder qu'à

(1) Paris, 1902, in-8°.

(2) Turin, 1903, in-12.

(3) Paris, 1903, in-8°. C. R., par SÉBILLOT, *Revue des Traditions populaires*, 1903, p. 548 ; BEL, *Bulletin de la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, 1903, p. 377-381, MESPLÉ, *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 1903, p. 658-660 ; REINISCH, *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, 1903, p. 386-288 ; SCERBO, *Giornale della Società asiatica italiana*, 1903, p. 321-322 ; FERRAND, *Revue de Madagascar*, 1903 ; ANONYME, *Academy*, 14 novembre 1903 ; BARBIER DE MEYNARD, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1904, p. 357 ; GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Revue critique*, 1904, t. I, p. 441 ; J. LIEPERT, *Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, t. VII, fasc. III, p. 109 ; J. HALÉVY, *Revue sémitique*, t. XII, p. 287 ; V. CHAUVIN, *Muséon*, nouv. série, t. V, p. 109 ; ALICE WERNER, *Folklore*, t. XV, p. 125 ; I. GUIDI, *Coltura*, t. XXIII, p. 219 ; VAN GENNEP, *Revue générale de bibliographie française*, t. I, p. 361 ; E. COSQUIN, *Revue des questions historiques*, t. LXXV, p. 551 ; JUNOD, *Bulletin de la Société neuchâteloise de Géographie*, t. XV, p. 134.

coup sûr. Ainsi, l'*Étymologie des noms berbères* (1) est une fantaisie d'un amateur qui ne paraît connaître ni le berbère ni l'arabe et qui, entre autres nouveautés, nous donne (p. 454) les Touaregs comme descendants des Phéniciens et des Carthaginois. D'un autre côté, M. Bertholon, dans la seconde partie de son ouvrage : *Les premiers colons de souche européenne dans l'Afrique du Nord*, intitulée *Origine et formation de la langue berbère* (2), prétend rapprocher du grec cette langue qu'il considère comme parlée par les envahisseurs appartenant au groupe illyro-pélasgique et turso-pélasgique. Je n'ai ni la place ni le temps nécessaires pour discuter cette hypothèse, mais j'estime qu'elle pêche par la base, étant données les erreurs matérielles qu'elle contient. Sur l'autorité de Venture de Paradis, M. Bertholon confond le ξ berbère avec le γ grec ; le χ avec le χ . Sa méthode repose sur la comparaison d'un certain nombre de mots, sans même remonter aux racines : je vois par exemple (p. 13) le mot *tiro* accoucher, en mozabite, dont la racine est ROU et où le *t* est adventice, rapproché du grec $\tauίζω$. Ailleurs, ce sont des mots arabes passés en berbère qu'il compare au grec ; par exemple (p. 14) *dhelem* (et non *selem*), de l'arabe $ظلم$, être injuste, rapproché du grec $δολόμαι$ (?), je trompe : *erguem* (*ergem*) qui signifie « lapider » et par suite « couvrir d'injures », de l'arabe $عرج$, rapproché grec $ὀργεοῦμαι$, je me fâche. Je ne puis que me ranger à l'avis de M. Gsell. « Il y a des recherches étendues dans ce travail de M. Bertholon, mais que de rêveries auprès de quelques observations qui méritent examen ! Et com-

(1) *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 1905, 3^e trimestre.

(2) Paris, 1907, in-8°. « A cette thèse se rattache une autre publication du même auteur : *Origines européennes de la langue berbère*, Paris, 1905, in-8°.

bien le ton assuré de l'auteur est peu à sa place dans une pareille étude (1) ».

La question des racines est une des plus délicates qui se posent et, lorsqu'on veut les dégager, on a souvent à craindre une confusion provenant d'une contamination. Ainsi j'ai montré que le verbe *dheger*, jeter, et ses dérivés, où l'on avait vu un mot berbère, n'est qu'un doublet venu de l'arabe طير, employé à côté du véritable terme *ger* (racine GR (2)). En rapprochant cet exemple d'autres du même genre, on arrive à distinguer deux périodes d'emprunt du berbère à l'arabe : la première, antérieure à l'invasion des Beni Hilâl (xi^e siècle de notre ère), pendant laquelle les mots empruntés par le berbère prennent les formes caractéristiques de cette langue, par exemple *thazallith*, prière, de l'arabe صلاة ; et la seconde où, dans les pays submergés par l'invasion arabe, les mots de la langue des conquérants passèrent intacts en berbère, sans en observer les lois phonétiques ; par exemple *ljamâ*, la mosquée, à côté de l'ancien terme également venu de l'arabe, *tamesgida* (de مسجد). A son tour, le berbère a parfois réagi et dans sa note sur *Un mot basque d'origine berbère* (3), M. de Charencey a fort ingénieusement reconnu dans le basque *alkandora* le berbère *tak'andourt*, la gandoura actuelle. L'article de M. M. Mercier, *Influence des langues berbère et espagnole sur le dialecte arabe marocain* (4), n'est pas assez approfondi : il parle d'emprunts faits par l'arabe au berbère, mais n'y a-t-il pas lieu de renverser la propo-

(1) *Chronique archéologique africaine*, Extraite des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, t. xix. Rome, 1899, p. 25.

(2) *Les mots arabes passés en berbère (Orientalische Studien Theodor Noldeke gewidmet*, Gieszen, 1906. 2 vol. in-4°, t. I, p. 439-443).

(3) *Journal asiatique*, série x, t. vii, p. 313-316, mars-avril 1906.

(4) *Archives marocaines*, t. vi, n° III-IV, p. 417-422.

sition : l'arabe a conservé, mais non emprunté, quelques mots du dialecte berbère auquel il s'est substitué : le fait s'est présenté ailleurs. Pour en finir avec les études comparées, je citerai les *Notes on a comparative table of berber dialects* de Babington Michell (1) où il a réuni des exemples empruntés à divers dialectes, mais en oubliant de citer les ouvrages d'où il les avait tirés ; enfin je ne dois pas oublier un court article de M. Stumme sur la métrique berbère et haoussa (2).

J'ai dit ailleurs qu'une étude raisonnée du berbère pourrait, à un moment donné, combler les lacunes de l'histoire politique ou religieuse. Nous en avons un exemple dans un mémoire de M. de Motylinski : *Le nom berbère de Dieu chez les Abadhites* (3). En parlant des Berghouata, El Bekri nous avait conservé la formule *Bism en Iakoch*, avec la variante *Bakoch*. M. de Slane y voyait, soit Bacchus, soit Iacchus, et son opinion avait été reprise, après Dozy, par M. Lefébure dans un mémoire débordant de citations, mais sans arguments positifs : *La politique religieuse des Grecs en Libye* (4). Dans un texte abadhite, M. de Motylinski a retrouvé ce vocable se rattachant à la racine KCH, un doublet des racines OUKCH et OUCH qui signifie « donner ». Yakoch est donc une traduction de l'épithète d'Allah, الوهاب, et Bacchus n'a rien à y voir, bien qu'on ait cultivé la vigne dans l'Afrique du Nord.

Voici un autre exemple des services que peut rendre l'étymologie à l'histoire de la civilisation berbère. Reprenant une question qui me semblait mal posée et

(1) Tirage à part du *Journal of the African Society*, Londres, 1902, in-8°.

(2) *Metrische Fragen auf dem Gebiete der Berberischen und Haussanischen Poesie. Verhandlungen des XIII. Internationalen Orientalisten-Kongresses*, Leyde, 1904, p. 351-353.

(3) Alger, 1903. C. R. par R. BASSET, *Bulletin de la Société archéologique de Sousse*.

(4) Alger 1902, in-8°.

insuffisamment traitée dans un mémoire ingénieux de M. Flamand (1), je crois être arrivé à démontrer par la linguistique, appuyée sur les données historiques, que le chameau n'a été utilisé comme moyen de transport dans le Nord de l'Afrique Occidentale, qu'à partir de la conquête arabe, et qu'auparavant, l'on n'en voyait que de rares spécimens, présentés comme des curiosités (2). Dans le même ordre d'idées, on peut mentionner un mémoire de M. Salmon : *Sur quelques noms de plantes en arabe et en berbère* (3). Mais l'auteur ne possédait pas dans cette dernière langue des connaissances suffisantes pour expliquer les noms populaires berbères données aux plantes dans le manuscrit qu'il avait acquis à Tanger.

II

Le nombre des inscriptions libyques est resté stationnaire et les tentatives de déchiffrement et de traduction n'ont pas fait de progrès. On ne saurait s'en étonner, si l'on veut employer une méthode sûre, pour laquelle nous n'avons pas les éléments nécessaires, et éviter la fantaisie et la divination. M. Littmann, reprenant dans un article sur *L'origine de l'alphabet libyque* (4) une ancienne théorie de Blau, a cru pouvoir rattacher l'alphabet libyque à un des alphabets sud-sémitiques, plus spécialement à une écriture alliée de très près au safaitique et au thiamoudénien, ce qui supposerait des relations suivies entre l'Afrique et l'Arabie au IV^e et au III^e siècle avant

(1) *De l'Introduction du chameau dans l'Afrique du Nord* (Actes du XIV^e Congrès des Orientalistes II^e partie, Paris, 1907, section VII, p. 63-68.

(2) *Le nom du chameau chez les Berbères*, Paris, 1906. C. R. par GAUDEFROY DEMONBYNES, *Revue Critique*, n^o 41, 22 octobre 1906.

(3) *Archives Marocaines*, t. VIII, Paris, 1906, p. 1-40.

(4) *Journal Asiatique*, x^e série, t. IV, p. 422-440.

J.-C. Cette ingénieuse tentative a eu peu de succès. L'on ne peut non plus attacher d'importance aux théories de M. Levistre : *L'origine et la signification des lettres de l'alphabet : les caractères primitifs des Tifinar'gh* (sic) (1).

Les explorations dont le Sahara a été le théâtre, depuis l'occupation française, ont multiplié le nombre des inscriptions rupestres dont les plus anciennes sont des dessins d'animaux pour la plupart disparus, et les plus modernes des reproductions plus ou moins grossières de chameaux et d'hommes, avec quelques inscriptions que les Touaregs eux-mêmes sont incapables de traduire. En attendant l'atlas que prépare depuis longtemps, avec toute la compétence nécessaire, M. Flamand, il y a lieu de signaler sa *Note sur les inscriptions et dessins rupestres de la Gara des Chorfa dans l'Aoulef*, recueillis par le commandant Deleuze (2); elles remontent au delà de 250 ans et appartiennent à la dernière période des rupestres africaines, la libyco-berbère; on y trouve des dessins et des inscriptions dont la plupart semble commencer par la formule ordinaire: *nek ·:l*, moi. Ces inscriptions ont donné lieu à une note de M. Hamy (3). Dans son voyage entre l'Algérie et le Soudan, M. E.-F. Gautier a relevé un certain nombre de gravures rupestres dans les stations de Barrebi, d'Aïn-Mennouna, de Foum Zeggag, de Quantora et des Iforar', dont il a parlé dans ses *Etudes d'ethnographie sahariennes* (4) p. 19-32. Les animaux représentés, surtout dans les premières, sont particulièrement des bubales, des antilopes, des lions, des autruches. Sur les roches plates

(1) *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, n° 30, p. 115-113.

(2) Paris, 1904, in-8°.

(3) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1905, p. 145-147. Cf. aussi du même: *Notes sur quelques antiquités découvertes par E.-F. Gautier dans la vallée de la Zousfana*: *ibid.*, p. 249-253.

(4) Extrait de *l'Anthropologie*, t. XVIII, 1907.

des deux rives des sommets de la boucle du Niger, le capitaine Lenfant signale, particulièrement à Karou, de nombreuses inscriptions en touareg (*Le Niger*, p. 208) (1); elles n'ont pas été recueillies.

L'ouvrage capital sur le Touareg est celui qui a été publié par mes soins, d'après les notes de M. de Motylinski : *Grammaire et dictionnaire français-touaregs* (2). On sait que ce savant, chargé d'une mission par l'Académie des Inscriptions, le Ministre de l'Instruction publique et le Gouvernement général de l'Algérie, passa en pays touareg, et particulièrement à Tamanghasset la plus grande partie de 1906. Il mourut peu après son retour, enlevé par le typhus sans avoir pu mettre en ordre les notes considérables qu'il rapportait. Le premier volume annoncé ici a une utilité toute pratique ; il a été composé d'après des sources sûres et M. de Motylinski n'est pas tombé dans le travers, commun à quelques-uns, de vouloir faire passer intégralement en touareg un dictionnaire français. Un second volume suivra, contenant les dialogues et un dictionnaire touareg-français. La publication des textes et d'un vocabulaire comparé des divers dialectes touaregs du nord viendra ensuite.

La tâche qui reste à accomplir dans le Sahara est immense, d'après les informations que je tiens d'une source absolument sûre. Achever de collectionner les poésies des Kel Ahaggar, non pas en prenant, comme on a été obligé de le faire jusqu'ici, tout ce qui s'était présenté, mais en collectionnant, auprès des poètes en renom, vivants, très bien connus aujourd'hui, leur répertoire complet ; en s'enquérant, dans leurs tribus respectives, des poètes renommés qui sont morts, en recueillant les poésies anciennes dont les auteurs

(1) Paris, 1903, in-8°.

(2) Alger, 1908, in-12. C. R. par L. BOUVAT, *Revue du monde musulman*, mai 1908.

sont peu connus. Le répertoire complet de ce qui a du mérite dans les poésies des Ahaggar, des Azjer et des Taïtoq est d'au moins 30.000 vers. Il faut absolument les traduire sur place, non seulement dans l'Ahaggar, mais avec l'aide de personnes sachant dans quelles circonstances les poésies ont été composées et à qui et à quoi il y fait allusion. Il est très nécessaire que ce travail soit fait bientôt, car, comme les poésies ne sont jamais écrites, il n'y a à bien les savoir que peu de gens et, pour beaucoup, que leur auteur ; la mort d'un bon poète, c'est la perte irrémédiable de la plupart de ses poésies. Une autre raison de se presser, c'est que le pays subit en ce moment une transformation. Autrefois, il vivait de pillage et dans une grande abondance ; la viande et le lait étaient à profusion, grâce aux razzias chez les voisins ; vêtements, étoffes, objets de luxe affluaient grâce au pillage des caravanes ; entre deux razzias, on se divertissait dans les tentes, on y faisait des vers et de la musique ; on chantait les exploits récents et on récompensait, en leur accordant la préférence, les plus heureux pillards. C'étaient l'*ahâl* et l'*ag'en* se succédant l'un à l'autre dans l'abondance et la richesse. Maintenant, plus de razzias, plus de pillage, paix obligatoire ; par suite, pauvreté. Il n'y a plus de vainqueur à chanter. Le peu qui reste de l'*ahâl* est bien différent de l'ancien et le sera de plus en plus. Il faut donc se hâter de recueillir le répertoire poétique actuellement existant, car, ou bien il ne sera pas remplacé, ou il le sera par quelque chose de très différent. L'*ahâl* ancien est mort avec l'*ag'en*.

Le second travail à faire sera l'achèvement du dictionnaire touareg en dialectes de l'Ahaggar : la traduction des nouveaux textes recueillis donnera, au fur et à mesure, un certain nombre de mots nouveaux ; il y aura aussi à réunir les noms de plantes, d'insectes, d'animaux, de maladies, d'ustensiles, de vêtements, de particularités physiques, etc...

En outre, tout le pays touareg, non seulement l'Ahaggar, mais l'Azger, l'Ahnet, l'Adrar, l'Air, sont couverts de sépultures et parfois de monuments dont quelques-uns sont antérieurs à l'apparition de l'islam dans ces régions. Il faudrait en fouiller un très grand nombre et recueillir les nombreux dessins et inscriptions respectives. En certains endroits, tels que les environs de Tit', dans l'Ahaggar et certaines parties de l'Adr'ar', on est confondu de la grandeur et des sépultures et des monuments.

La relation de M. Benhazera, *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar* (1), contient, p. 189-204, une série de couplets et de proverbes en touareg, intéressants pour connaître la tournure d'esprit et les idées de ce peuple. Ces textes s'ajouteront à ceux qu'avaient recueillis le général Hanoteau et M. Masqueray. Elle renferme aussi, p. 209-229, un certain nombre d'inscriptions et de dessins rupestres importants à connaître.

Ce que dit W. J. Harding King, dans l'appendice de son ouvrage *A Search for the masked Tawareks* (2) sur l'origine de l'alphabet touareg qu'il prétend dérivé du grec ne doit pas nous arrêter. Enfin, je mentionnerai la *Transcription méthodique des noms de lieux touaregs* qui a pour auteur M. Méthoit (3).

III.

Le Maroc est encore, de toute l'Afrique septentrionale, la région où la langue berbère s'est conservée le plus et l'on peut distinguer, dès maintenant, quatre groupes de dialectes.

(1) Alger, 1904, in-8°.

(2) Londres, 1903, in-8°. C. R. anonyme dans l'*Academy*, 23 juillet 1903, p. 80-81.

(3) *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 10^e année, 1907, p. 401-410.

Le premier est le Rifain, parlé dans la plus grande partie du rivage de la Méditerranée : les particularités phonétiques qui le caractérisent et le rapprochent parfois du Zénaga, en font un groupe important. Dans mes précédents rapports, j'ai signalé au fur et à mesure de leur apparition, les travaux dont il a été l'objet. Ils ont été absolument ignorés par l'auteur de la *Gramática de la lingua rifeña*, le P. Sarrionandia (1). L'auteur, dépourvu des notions les plus élémentaires de philologie, confond les temps des verbes et les formes verbales, les différentes sortes de pluriels, etc. De plus, il a réuni sous le noms de rifain des dialectes de populations qui comme les B. Iznacen et les B. Bou Saïd, appartiennent à un autre groupe aussi éloigné du vrai rifain que peut l'être le zouaoua.

Un autre ouvrage du même genre est le *Dictionnaire français tachelhit et tamazirt* de S. Cid Kaoui (*sic* pour Es Sedkaoui, originaire des B. Sedka) (2). L'auteur cite

(1) Tanger, 1904, in-4°. C. R. par R. BASSET, *Revue critique*, t. XL n° 52, 31 déc. 1906. Ce compte-rendu, très modéré dans la forme, a excité la colère du P. Sarrionandia, et cet « humble moine » comme il se désigne lui-même, a déversé sa mauvaise humeur dans une brochure de 66 pages. Aucune des critiques n'a été réfutée, mais l'état d'esprit du P. Sarrionandia se révèle dans la conclusion qu'il me paraît intéressant de reproduire intégralement « Enfin, no nos extraña la animosidad de los franceses en todo cuanto significa progreso de España en el territorio marroqui pues los que en este paes vivimos algunos años, sabemos por experiencia que, no obstante el acuerdo cordial entre ambas naciones, la politica de los franceses en Marrueccos es individual y colectivamente anti-española ; pero lo que nos asombra y nos llena de amargura el alma, es que nuestros enemigos (*les ennemis, ce sont les Français*) encuentren entre nuestros compatriotas mismos quien, por sus ideas y aficiones ultra-pirenaicas, se preste a ser el instrumento de ruinas pasiones que atentan contra los intereses de la madre patria ». On voit que fa fureur antifrançaise de ce moine ne ménage pas ceux de ses compatriotes qui ne professent pas comme lui une haine aveugle et ignorante contre la France et les Français.

(2) Paris 1907, in-12 C. R. par R. BASSET, *Revue critique*, XLV^e année, n° 43 p. 28. Comme le P. Sarrionandia, M. Cid Kaoui, mé-

trois (et non quatre) dialectes parlés au Maroc, parmi lesquels la tamerrokit (*sic*) dans le Rif « ressemblant beaucoup au kabyle du Djurdjura » (1). Quant aux deux autres dialectes, ce vocabulaire aurait, faute de mieux, pu rendre quelques services, si pour la tachelh'it, par exemple, l'auteur n'avait mélangé des expressions appartenant à des dialectes différents et surtout s'il avait nommé ses informateurs en indiquant leur origine.

Je passe maintenant à des ouvrages sérieux et en particulier pour la tachelh'it, je trouve les publications de M. Stumme à qui nous devons une excellente grammaire de ce dialecte. Ses *Mitteilungen eines Schilh' über seine marokkanische Heimat* (1) sont une précieuse contribution à la connaissance tant du dialecte, que de la vie intime d'un Marocain du Sous. Le soin avec lequel M. Stumme a traduit et annoté ce texte en augmente encore la valeur. Le même savant qui nous avait autrefois fait connaître Sidi H'ammou dans ses « *Dichtkunst und Gedichte der Schluh* », nous donne un certain nombre de vers, extraits d'un poème du même auteur, le *Tawadda*, qu'il serait utile de connaître complètement, car il a pour sujet un voyage dans la région du sud marocain : *Sidi H'ammu als Geograph* (2). C'est encore un poème de Sidi Hammou qu'a publié M. Johnston : *Fadma Tagurramt* (3), dans lequel le marabout du Tazerwalt célèbre, tantôt à mots couverts, tantôt clairement, une femme qu'il a délaissée et à laquelle il revient. Le texte est donné en caractères arabes ; il n'aurait pas été inutile d'y ajouter une trans-

contant de ce compte rendu, a exhalé sa mauvaise humeur dans deux brochures qui témoignent surtout de sa vanité blessée et de son incompetence sur le terrain scientifique.

(1) Extrait de la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, Leipzig, 1907, t. xli.

(2) *Orientalische Studien Th. Nöldeke gewidmet*, t. I, p. 445-452.

(3) Paris, 1904, in-8°. Extrait du tome II des *Actes du XIV Congrès des Orientalistes à Alger*.

cription. Quant à la langue, comme dans toutes les compositions de ce genre, elle est fortement mêlée d'arabe.

De sa mission au Maroc, M. Saïd Boulifa, répétiteur de kabyle à l'École des Lettres d'Alger a rapporté d'importants documents. En premier lieu, plusieurs manuscrits berbères acquis à Marrâkech et dont il a donné la description (1). Le contenu est purement religieux et la langue pareille à celle des écrits semblables que possèdent les Bibliothèques nationales de Paris et d'Alger et la Bibliothèque royale de Berlin. Ce sont : une paraphrase berbère de la *Bordah* ; un recueil de poèmes sur le Prophète et ses compagnons ; enfin un manuscrit du *H'aoudh*, déjà publié et traduit par M. Luciani (Alger 1895).

En même temps, M. Saïd Boulifa a recueilli d'un indigène de Demnat dans l'Atlas, et dans le dialecte de cette région sur lequel nous n'avons aucune donnée, une série de textes concernant la vie sociale des Chelh'a de ce pays. Les sujets traités sont la naissance, le mariage, la circoncision, le divorce, le combat, la maladie, les funérailles, l'*ah'idous* et les fêtes religieuses, la préparation de la laine et de l'huile, enfin des traditions sur les animaux et quelques contes ; un fascicule contenant les premiers chapitres a paru : *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain* (2).

Dans son étude sur les Zekkara, population berbère voisine des Beni Iznacen : *Une tribu zénète antimusulmane au Maroc* (3), M. Mouliéras avait donné quelques phrases dans la dialecte de cette tribu. Mais on trouvera des renseignements plus détaillés dans le volume que M. Destaing a consacré aux Beni Snous et dont il va être question.

(1) Paris, 1905, in-8°, C. R. par R. BASSET, *Revue critique*, xli année, n° 43, 28 octobre 1907.

(2) Paris, 1908, in-8°.

(3) Oran, 1905, in-8°.

IV

Au Sud-Est de Tlemcen, dans une région montagneuse, pittoresque, mais peu visitée, habite la tribu des Beni-Snous, branche des Koumia dont est originaire un personnage célèbre du xvi^e siècle, Es Senousi, l'auteur de la *'Aqīdah*. Le dialecte de cette tribu n'avait jamais été étudié lorsqu'il attira l'attention de M. Destaing, professeur à la Médersa de Tlemcen. Il commença par publier un certain nombre de textes avec une traduction française et des notes ; un conte : *Le Fils et la Fille du Roi* (1), des documents importants sur la vie et les coutumes de cette tribu : *L'Ennayer chez les Beni Snous* (2) ; *Fêtes et coutumes saisonnières chez les Beni Snous* (3), soigneusement annotés, et une esquisse du dialecte : *Quelques particularités du dialecte des Beni Snous* (4). Puis, dans une œuvre magistrale, *Etude sur le dialecte berbère des Beni-Snous* (5), il a donné la phonétique et la morphologie de ce dialecte et la première partie des textes, au nombre de 41, intéressant le folklore et la sociologie. Le langage des Beni-Snous est comparé à ceux du même groupe : Zekkara, B. Bou Zeggou, B. Bou Saïd et B. Iznacen, représentant la langue parlée jadis par les Koumia et formant une des quatre familles qui existent au Maroc. Il est peu de dialectes qui aient été l'objet d'une monographie aussi consciencieuse, et l'on attend avec impatience le second

(1) Alger, 1905, in-8°.

(2) Alger, 1905, in-8°.

(3) Alger, 1907, in-8°.

(4) Paris, 1907, in-8°. Extrait du tome II des *Actes du xiv^e Congrès des Orientalistes*.

(5) T. I, Paris, in-8° C. R. par L. BOUVAT, *Revue du monde musulman*, mai 1908 ; VAN GENNEP, *Revue des Traditions populaires*, nov. 1908.

volume qui doit contenir le reste des textes et le vocabulaire comparé de ce groupe linguistique.

Le Zouaoua a été l'objet d'un certain nombre de travaux. Je ne ferai que citer le *Petit catéchisme kabyle-français* (1), le *Grand catéchisme en langue kabyle* (2), des Pères de Kabylie et le *Kera imeslaien n Rebbi* (3), de Mayor, pour arriver à deux ouvrages de M. Saïd Boulifa. Dans le premier, *Recueil de poésies kabyles* (4), il a réuni, traduit et annoté un nombre considérable de chansons kabyles, tel qu'on n'en avait pas vu depuis la publication des *Poésies du Jurjura*, par le général Hanoteau. J'avoue cependant que, comme inspiration et composition, elles me paraissent inférieures à ces dernières. Celles qui ont les femmes pour sujet sont les plus nombreuses ; tout en faisant la part de l'exagération poétique, on y trouvera d'utiles documents sur la société berbère d'aujourd'hui. Je n'ai pas à insister sur l'utilité de cette publication au point de vue linguistique ; je dois ajouter que plusieurs des airs sont notés dans la préface. L'autre ouvrage de M. Boulifa est l'édition, avec traduction française, du recueil des coutumes de la *toufiké* d'Adni, confédération de cinq villages de la Grande-Kabylie, situé entre Tizi-Ouzou et Fort-National : *Le K'anoun d'Adni* (5). On sait, par les travaux d'Hanoteau et Letourneux, l'importance de ces K'anouns pour l'histoire de la société kabyle. Ils n'ont pas été écrits et se conservent dans la mémoire des anciens ; mais la substitution de la législation française aux coutumes indigènes tend à les faire disparaître et il n'est que temps de les recueillir. Ce recueil est à ajouter à ceux

(1) Maison-Carrée, 1905.

(2) Maison-Carrée, 1905.

(3) 1907, s. l.

(4) Alger, 1904, in-8° C. R. par VAN GENNEP, *Revue générale de bibliographie française*, II, 312.

(5) Alger, 1905, in-8°.

que Hanoteau, Masqueray et Ben Sedira ont publiés J'ai encore à signaler, en ce qui concerne le Zouaoua, les quatre fables et contes traduites par M. Lissauer à la suite de ses intéressantes études sur l'archéologie kabyle (*Archæologische und anthropologische Studien über die Kabysten* (1), la réimpression de l'excellente grammaire du général Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle* (2) et le *Dictionnaire français-kabyle* du P. Huyghes (3). Ici, de nouveau, j'aurai des réserves à faire sur les mots inusités, même en français, que l'auteur a introduits tant bien que mal en berbère.

Nous devons aussi au P. Huyghe un *Dictionnaire français-chaouia* (4) : il ne prête pas aux mêmes objections que le précédent. Mais il y a un autre reproche à lui faire : les dialectes chaouias de l'O. Abdi et celui de l'Ahmar Khaddou offrent des différences qui ne sont pas signalées dans ce dictionnaire et qu'il eût été bon de noter ; de plus, la transcription, trop compliquée pour un ouvrage de vulgarisation, est loin d'être suffisamment précise pour répondre aux exigences d'une méthode scientifique. — M. G. Mercier, qui avait déjà étudié la toponymie berbère de l'Aourès, continue ses recherches par une *Etude sur les noms des plantes en dialecte chaouia* (5). Il a montré de quelle importance est la connaissance des espèces végétales qui dominant dans cette région pour établir d'une façon certaine l'origine de la dénomination d'un grand nombre de noms de lieux, aussi bien à l'époque romaine que de nos jours. Une pareille enquête devra être faite partout où le berbère s'est conservé.

(1) Berlin 1908, in-8°.

(2) Alger, 1906, in-8°.

(3) Malines s. d. in-8°.

(5) Alger, 1906, grand in-12.

(4) Paris, 1906, in-8°.

V

J'avais signalé en 1902 une note de M. de Motylinski relative à la *Modawwana* berbère d'Ibn Ghânem, écrivain abadhite du moyen-âge. Depuis, le même savant avait eu communication de la seule photographie restante de ce manuscrit et appartenant à M. le commandant Rebillot, les autres ayant disparu, et il en a donné des extraits : *Le manuscrit berbère de Zouagha* (1), qui nous mettent en présence d'un texte ancien, infiniment moins mélangé d'arabe que ceux que nous recueillons aujourd'hui. Son intention était de donner une édition complète ; la mort est venue interrompre ce projet et l'on peut se demander quel savant, également versé dans les doctrines Kharedjites et les dialectes berbères, pourra le reprendre.

Cette revue des études berbères se terminera par la mention d'un ouvrage capital de M. de Motylinski. Chargé par le Gouvernement général de l'Algérie d'une mission dont il avait fait connaître les principaux résultats : *Note sur sa récente mission dans le Souf* (2), il avait recueilli une collection de matériaux qui lui ont permis de donner une monographie d'un dialecte berbère peu connu jusqu'à présent : *Le dialecte berbère de R'damès* (3), sur lequel nous n'avions que des notions vagues et parfois inexactes, fournies par Graberg de Hemsœ et Richardson. Cette publication comprend une grammaire, des textes au nombre de 22 (contes et renseignements sur la vie des indigènes) et un vocabulaire ; elle se termine

(1) Paris, 1906, in-8°.

(2) *Journal asiatique*, x^e série, t. II, p. 157-162.

(3) Paris, 1904, in-8°, C. R. par J. FORGET, *Muséon*, t. VI, 1905, p. 400-402 ; O. HOUDAS, *Journal asiatique*, x^e série, t. IV, p. 530-533 ; I. GUMI, *Giornale della Società asiatica italiana*, t. XVII, p. 385.

par des documents arabes inédits sur l'histoire de R'damès et des renseignements sur le Sahara central et occidental.

VI

Les travaux relatifs au haoussa ont été plus nombreux que dans la période précédente : ils sont dus à l'Allemagne et à l'Angleterre et il m'est permis de regretter que la France n'y ait pas pris part : l'importance de cette langue pour toute nation qui a des possessions au Soudan est incontestable.

Un de ceux qui ont exploité le plus ce domaine, M. J. Lippert, l'a exposé avec précision et exactitude en ce qui concerne l'Allemagne dans son mémoire : *Ueber die Bedeutung der Haussanation für unsere Togo — und Kamerun Kolonie* (1). Le même érudit a repris la question de l'origine du haoussa (2). Après avoir repoussé l'hypothèse de Robinson qui voulait faire du haoussa une langue sémitique et dont les étymologies arabes sont souvent forcées et inexactes, il va plus loin, et avec raison, que M. Delafosse dans les rapports qui existent entre le berbère et le haoussa et cite à l'appui des exemples probants.

Plusieurs grammaires ont paru : l'une du chanoine Robinson, *Hausa Grammar* (3), mais qui doit être une édition augmentée de son *Hausalanguage* publié en 1895 ; le manuel en trois langues, allemande, française et anglaise, de M. Seidel : *Die Haussasprache* (4), qui n'est

(1) Berlin, 1907, in-8°, Extrait des *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Spr.*, t. x, Abt. III.

(2) *Ueber die Stellung der Haussasprache unter den afrikanischen Sprachen*, Berlin 1906, extr. des *Mitteilungen des Sem. für orient. Spr.* t. IV, III^e Abteil.

(3) Londres, 1905, in-8°.

(4) Heidelberg, 1906, in-8°.

pas appelé à rendre beaucoup de services ; enfin le plus important de tous, *Lehrbuch der hausanischen Sprache* (1) de Mischlich, le mieux conçu qui ait été publié depuis le *Hausa reading book* de Schoen. A la suite de la grammaire, on trouve une série de dialogues, des textes (2 fables, 1 récit de voyage, des proverbes, le *Pater noster*), un glossaire allemand-haoussa et quelques morceaux transcrits en caractères arabes.

C'est à lui également que nous devons le meilleur dictionnaire haoussa qui existe actuellement et qui laisse loin derrière lui le travail, cependant méritoire, de Schoen et celui de Robinson *Dictionary of the hausa language* (2). La première partie seule a paru : *Wörterbuch der Hausasprache I. Teil, Hausadeutsch* (3). Chaque mot est accompagné de sa transcription arabe, ce qui aidera à la lecture des pièces écrites avec ces caractères, et souvent d'une série d'exemples qui en fixent le sens et en déterminent la valeur. Puisse la seconde partie ne pas se faire longtemps attendre ! La valeur des travaux de M. Mischlich vient d'être reconnue par l'attribution d'une médaille par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Je ne cite que pour mémoire la courte et insuffisante publication (le pluriel des substantifs n'est même pas indiqué) *English hausa Vocabulary* (4) de Haywood.

En fait de textes, j'ai d'abord à mentionner les *Beiträge zur Geschichte der Haussastaaten* (5) avec une pré-

(1) Berlin, 1902, in 12, *Archiv für das Studium deutscher Kolonialsprachen*, C. R. par WESTERMANN, *Deutsche Kolonialzeitung*, 1904, n° 45, par C. F. SEYBOLD, *Orientalistische Literaturzeitung*, VI, col. 458-460.

(2) T. I, Hausa-english, Cambridge, 1906, in-8°.

(3) Berlin, 1906, in-8° C. R. par SEYBOLD, *Literarisches Centralblatt*, 1907, in 12, mars 397-398 ; BOUVAT, *Revue du monde musulman*, t. I, p. 448.

(4) Londres, 1907, in 12.

(5) Berlin, 1903, in-8°, Extr. des *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, t. VI, Abt. 115, trad. en anglais sous le

face de J. Lippert. Après avoir étudié les destinées des principaux États haoussa, Kano, Katséna, Gobir, Kebi, Zoria, Bautschi, M. Mischlich donne en haoussa, en caractères arabes, puis en traduction interlinéaire, et enfin en traduction libre des documents intéressants sur l'histoire de l'islamisme dans cette région ; le mémoire est accompagné d'une carte qui aidera à l'intelligence du récit. — Krause avait autrefois publié en haoussa (*Proben der Sprache von Ghat in der Sahara*) des textes concernant l'histoire des Touaregs des environs. M. J. Lippert fait paraître, avec d'utiles observations, le récit de l'occupation de Ghat par les Turks : *Zur Eroberung der Stadt Ghat durch die Türken* (1). Il s'accorde, dans les grandes lignes, avec celui qu'a donné M. Benhazera d'après un témoin oculaire (*Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, p. 115-122), mais ce dernier est plus détaillé, et, semble-t-il, plus exact. Un récit plus obscur, celui d'une guerre des Haoussas, des gens de Sokoto, de Gobir, etc., commence le recueil intitulé *Batu na Abubuan Hausa* (2), de Brooks et Lewis Nott. Il est suivi de quelques textes faciles accompagnés d'un lexique, et rendra service aux étudiants, malgré des indécisions sur la transcription de quelques voyelles. On peut ranger dans cette catégorie la publication de M. Mischlich, *Ueber Sitten und Gebräuche der Hausa* (3), qui contient des extraits extrêmement curieux : l'origine des Haoussas, les pays haoussas, les sept États haoussas authentiques, les usages relatifs à

titre de *Contribution to the history of the Hausa Staates*, *Journal of African Society*, IV, 455-479.

(1) Berlin, 1904, in-8°. Extrait des *Mitteilungen des Seminars für oriental. Sprachen* VII^e année, abt, III.

(2) Londres 1903, in-8° C. R. dans l'*Athenæum*, n° 3649, 9 avril 1904.

(3) *Mitteilungen des Sem. für or. Sprachen* X^e année. III^e Abt., Berlin, 1907 : XI^e année, III^e Abt., Berlin, 1908.

la naissance, à l'école, au mariage, les repas, les boissons, l'établissement d'un roi, etc.

Outre les textes cités plus haut, la littérature des contes haoussas s'est enrichie par la publication de M. Lippert : *Haussa Märchen* (1). La plupart de ces contes sont d'origine arabe, ou au moins musulmane ; mais d'autres, et surtout le n° XI, qui me paraît incomplet, portent ce cachet d'étrangeté et d'incohérence qui nous frappe tout particulièrement dans les contes nègres indigènes. Enfin, il faut mentionner la réimpression de l'excellent recueil de textes de Schœn : *Magana Hausa* (2).

La littérature parœmiologique compte également plusieurs travaux parus : outre les proverbes contenus dans les volumes de Mischlich et de Robinson, il faut citer les *Hausa Proverbs* (3), de Merrick, qui en contiennent 455, plus 12 énigmes et 102 expressions familières. Le livre se termine par des considérations générales qui ne sont pas toujours exemptes d'erreurs (par exemple l'hypothèse qui tire les noms de Haoussa de l'arabe حبش, Ethiopien) et des observations grammaticales par trop sommaires. C'est, du reste, la collection de proverbes la plus complète : celle de Prietze, *Haussa Sprichwörter und Haussa Lieder* (4), n'en compte que 103. Son recueil est important, mais l'auteur n'est pas assez familiarisé avec l'arabe, auquel le haoussa a fait de nombreux emprunts.

(1) Berlin, 1905, in-8°, Extrait des *Mitteilungen des Sem. für orient. Spr.* VIII^e année Abt. III.

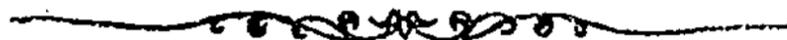
(2) Londres, 1906.

(3) Londres, 1905.

(4) Kirchhain N. L., 1904, in-8°. Les 21 premiers avaient paru dans la *Zeitschrift für afrikan. ozean. und ostas. Sprachen*, VI^e année, 1902, p. 244-253. C. R. par LIPPERT, *Mitteil. d. Sem. für orient. Spr.* t. VIII, abt. III ; STUMME, *Literarisches Centralblatt*, 1905, p. 24 ; STAUDINGER, *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXXVII, p. 229 ; WESTERMARCK, *Zeitch. d. deutsch. morgenländischen Gesellschaft*, t. XL, 1906, p. 240-242.

Pendant longtemps, la plus grande partie de la littérature haoussa consista en traductions partielles de la Bible et du Nouveau Testament. La proportion est renversée et je ne trouve plus à citer qu'un livre de ce genre : les histoires bibliques intitulées *Labarin Allah* (1). C'est par là que je terminerai cette revue qui, si sommaire qu'elle soit, permettra, j'espère, de rendre compte de l'activité développée sur cet important domaine.

RENÉ BASSET.



(1) Londres, 1903, in-8°.